

Pérégrinations clandestines en terre langagière auprès d'adolescents incarcérés

Emilie Edelman, psychologue clinicienne
Service de Soins Psychiatriques Ambulatoires aux Détenus (SPAD) - Maison d'Arrêt de Luynes
Centre Hospitalier Montperrin, 109, avenue du Petit Barthélémy, 13 100 Aix-en-Provence
emilie.edelman@ch-montperrin.fr

Au mystère que vous êtes
Jean Genet¹

Pour commencer,

« Un peu de sable dans le vent »

*J'ai quitté une terre qui n'était pas la mienne
pour une autre, qui non plus, ne l'est pas.
Je me suis réfugié dans un vocable d'encre, ayant le livre pour espace,
parole de nulle part, étant celle obscure du désert.
Je ne me suis pas couvert la nuit.
Je ne me suis point protégé du soleil.
J'ai marché nu.
D'où je venais n'avait plus de sens.
Où j'allais n'inquiétait personne.
Du vent, vous dis-je, du vent.
Et un peu de sable dans le vent.*

Edmond Jabès²

Cet écrit vient témoigner de l'actualité de ma pratique clinique. Je suis psychologue dans une équipe de psychiatrie qui intervient au sein d'une Maison d'Arrêt et propose des soins à destination des personnes détenues qui souhaitent consulter.

J'ai fait le choix d'interroger ici ma clinique auprès d'adolescents incarcérés au Quartier Mineur³ et plus particulièrement auprès de ceux qui sont arrivés depuis peu en France, suite à une traversée « clandestine » de la Méditerranée en embarcation de fortune.

L'axe de mon questionnement concernera justement cette clandestinité, qui est aussi à entendre, me semble-t-il, dans ses potentialités exploratrices et transformatrices au sein de la psyché adolescente.

En effet, l'écoute de ces jeunes patients a éclairé, pour moi, la question de leur clandestinité autrement que par le prisme juridique ; du côté d'une fonction psychique de la clandestinité au

¹ Jean Genet, *L'enfant criminel*, Gallimard, 2014.

² Edmond Jabès, *Un étranger avec, sous le bras, un livre de petit format*, Gallimard, 1989.

³ C'est une aile de la prison qui leur est réservée.

cœur même du processus adolescent. En ce sens, il ne faudrait pas que le sérieux de leur parcours migratoire recouvre le fait que nous avons devant nous un sujet adolescent, dont les métamorphoses ne sont pas totalement objectivables par un discours qui ne voudrait rien savoir de ce qui cause leur désir.

Ainsi, même si ces adolescents sont arrivés en France par des chemins clandestins ; l'adolescent traverse aussi une clandestinité qui lui est propre ; étant toujours « étranger » au monde qu'il redécouvre, notamment face à la frappe du réel du sexuel dont il fait l'expérience inaugurale de front.

Cette clinique m'a donc laissée apercevoir à quel point ces deux termes « adolescence » et « clandestinité » résonnent bien ensemble ; terres de voyage, de passage, de traversée, de transgression aussi, et d'expérimentation de seuils et de leurs butées.

La création d'un dispositif thérapeutique groupal, où sont accueillies différentes langues⁴, a également permis de débusquer une langue adolescente pas encore façonnée ; une langue en rupture avec la langue originelle, en ce temps de désenparement lié à l'arrachement au bain de langue maternel et aux effractions du côté du réel d'un nouveau savoir.

« J'ai quitté une terre qui n'était pas la mienne pour une autre, qui non plus, ne l'est pas » ... Ainsi va l'adolescent, entre-deux terres, entre-deux langues, bâtissant à tâtons une langue en perpétuel exil.

L'hypothèse qui soutient cet écrit est que la clandestinité, au cœur même du passage adolescent, est une clandestinité vivante, en mouvement perpétuel et dont nous avons, je crois, à soutenir la plasticité.

Tout d'abord, quelques mots pour resituer ce travail

Peu de temps après son incarcération, l'équipe de soins psychiatriques propose à l'adolescent de le rencontrer. Notre pari est de donner place à la parole du sujet, même si, parfois, elle ne s'élabore que d'un simple contact. Par un courrier nominatif, nous lui adressons la proposition d'un entretien : « Nous vous attendons... ». Avant même que l'adolescent ne nous sollicite, nous témoignons ainsi de notre confiance dans les pouvoirs apaisants et structurants de la parole. Qu'il fasse le choix de venir, ou pas, à ce rendez-vous, s'inscrit déjà ici le signe d'une présence symbolique et de la place qu'il y occupe d'emblée dans le désir de l'autre.

En ce sens, bien que l'unité de soins soit localisée en milieu carcéral, nos options de travail n'en demeurent pas moins arrimées à une éthique de la parole.

Dans ma pratique auprès des adolescents, cette éthique s'incarne en tout premier lieu par le respect du consentement du jeune à venir consulter. L'adolescent a donc la possibilité, et non l'obligation, de venir me rencontrer ; aucune injonction judiciaire ne venant conditionner cette démarche⁵.

Un autre tenant de cette éthique concerne la confidentialité. Elle est bien sûr indispensable à la protection à apporter au dépôt de l'intime. Ainsi, la parole accueillie dans cet espace de soins pourra

⁴ Nous reviendrons sur les enjeux psychiques de ce groupe plurilinguistique, où sont parlées les langues maternelles, celles des pays traversés lors du parcours migratoire et le français.

⁵ Ceci en application de la loi du 18/01/1994 qui implique que les soins en prison respectent l'éthique et la déontologie propres au secteur médical.

se charger d'un poids de vérité pour le sujet, et donc de possibilités transformatrices, propres au champ psychothérapeutique.

Quand il s'y risque, notre offre d'écoute produit souvent un effet de surprise pour l'adolescent ; d'autant plus dans ce moment fortement marqué par le judiciaire et le carcéral, où le rapport à la norme est prédominant. En effet, mon écoute se situe du côté de son engagement en tant que sujet de ses dires, où la polyphonie de leurs résonances inconscientes ne se superpose pas à la réalité factuelle.

Si sont évoqués par le patient ses passages à l'acte, il s'agira alors pour moi de l'accompagner dans l'ébauche d'un point qui fasse question pour lui (et non pour le juge, ses parents ou l'éducateur). A l'inverse d'une position victimaire, se dessine un positionnement subjectif où le sujet peut se sentir concerné par les actes qu'il a posés, laissant s'apercevoir leurs possibles fonctions au sein de sa dynamique psychique.

Ainsi, j'accueille les tentatives de sublimation, ou, a minima, de bricolage, comme processus psychique arrimé à ce qui fait énigme pour chacun d'eux. Je tente d'entendre ce qui, dans les tâtonnements de l'adolescent, continue de le soutenir, et ce qui s'épuise dans une répétition à l'identique venant fermer son horizon.

« Je suis un *clando* »

Depuis quelques années, je ne peux qu'être « frappée » par l'arrivée, au Quartier Mineur, de jeunes gens qui se disent être des « *clando* ».

En effet, une fois arrivés en France, ces adolescents se nomment, et sont désignés, par le néologisme « *clando* ». Nous y entendons la combinaison des signifiants « clandestin » (qui dit l'illégalité, la marginalité quant à la loi commune) et « *clodo* » (qui dit l'exclusion sociale et la dépréciation).

Leur parcours a comme dénominateur commun les chemins de l'exil. Ils ont quitté leur pays d'origine (souvent l'Algérie, parfois un autre pays maghrébin ou moyen-oriental) en embarcation de fortune. Ils mènent en France une existence souvent marginale, sans papiers, se constituant de fausses identités, et cherchent de l'aide auprès des « enfants de [leur] quartier » qui ont emprunté les mêmes chemins migratoires. Ils se regroupent dans des squats, commettent souvent divers larcins et maîtrisent peu la langue française.

Les plaintes qu'ils amènent à l'unité de soins à leur arrivée en détention soulignent leur fréquente dépendance au cannabis et, surtout, aux médicaments. En amont de l'incarcération, il semblerait que leur épuisement psychique et corporel ait souvent été abrasé par ces consommations. Généralement, cet épuisement surgit massivement dans les premiers temps de leur enfermement, où l'accès aux toxiques est plus difficile, mais où ils sont également « arrêtés », par l'incarcération, dans le déferlement de leurs agirs.

Leur statut juridique est donc celui des dits, et mal dits, « Mineurs Non Accompagnés »⁶, c'est-à-dire de mineurs sans représentants légaux en France et dont l'isolement nécessite une protection, que l'Aide Sociale à l'Enfance a pour mission d'assurer. Cependant, les jeunes rencontrés en prison

⁶ Nous reviendrons sur ce sigle « M.N.A. » dont les mots sont mal choisis pour représenter ces jeunes gens et qui marque, selon nous, une annulation de la question de l'adolescence.

ont peu (ou pas) recherché d'étayage auprès de professionnels, ne voulant (ou ne pouvant) pas jouer le jeu du social et de ses rouages institutionnels.

Il est à noter qu'ils semblent n'avoir aucune connaissance de leurs droits, et en tant que mineur et en tant qu'« étranger ». En France, les droits de l'enfant prévalent sur ceux régissant l'immigration. Ainsi, toute personne reconnue mineure est censée bénéficier des mêmes droits que tout enfant français, et ce, quelle que soit sa nationalité. Or, ces jeunes vivent dans des groupes de pairs, travaillent au noir, dans une existence comme forclosée du droit commun⁷.

Ils précisent : « Au pays, on nous appelle les *harraga* » ; le *harraga* apparaissant comme une figure de la traversée migratoire, depuis sa préparation jusqu'à sa réalisation. Cette appellation est clairement circonscrite dans le temps et dans l'espace : Une fois installé dans le pays de destination, le *harraga* n'existe plus. « Maintenant, je suis un *clando* ». *Clando*, ce « nom de la France », sonne quant à lui comme un mot qui dirait une forme d'évidence, comme une définition de soi immuable et restrictive, laissant apparaître une survalorisation des aspects imaginaires et clos de l'identité.

« *Harraga*... ça veut dire : Je brûle tout »

Harraga (en arabe : حرقا) est un terme qui signifie littéralement ceux qui « brûlent ».

Depuis les années 90, il est employé métaphoriquement pour désigner ceux qui tentent de quitter leur pays et de rejoindre clandestinement l'Europe par la mer, sans passeport, ni visa, sur des barques, avec tous les dangers que cela implique. Il s'agit majoritairement de jeunes hommes maghrébins. Cet écrit concerne, quant à lui, des adolescents qui ont quitté leur pays principalement entre 13 et 17 ans.

Ce terme est utilisé en arabe pour dire que quelqu'un s'est brûlé la main au contact du feu par exemple. Mais on l'emploie aussi dans un sens figuré pour dire « brûler la frontière », « brûler la mer », comme dans l'expression « brûler un feu rouge ». Ces candidats à l'émigration sont donc nommés *harraga*, « les brûleurs », car ils « brûlent » les frontières et « brûlent » les étapes nécessaires à un départ qui respecterait les contraintes imposées par les États. Cette transgression concerne aussi la rapidité de leur enrichissement, permise par le recours à divers trafics (de stupéfiants notamment). En outre, s'ils arrivent en Europe, ils détruisent, « brûlent », leurs papiers d'« identité » (on ne peut que souligner le signifiant) pour échapper à l'expulsion. De plus, nombre d'entre eux se « brûlent » les doigts. Cette pratique est censée leur éviter d'être identifiés par la police⁸.

L'orthographe ici choisie n'est pas le fruit d'une translittération au sens strict. *Harraga* est un néologisme issu de l'arabe dialectal mais qui s'écrit en lettres latines. On le retrouve notamment dans la presse francophone des pays maghrébins. C'est un mot inventé, qui est aujourd'hui entré dans le langage courant, que ce soit en arabe ou en berbère. Ce mot n'est pas répertorié, il serait comme clandestin lui-même⁹.

Ces jeunes gens, souvent sans emploi suffisamment stable ou rémunéré pour leur permettre de prétendre à un visa pour l'espace Schengen, ont difficilement accès au système de mobilité légale. *El-harga* (l'action de brûler, dans ce contexte, d'émigrer clandestinement) est donc, en partie, le

⁷ En ce sens, ils se disent « clando », alors qu'ils ne sont pas à proprement parler « clandestins » sur le sol français, où ils ne sont pas administrativement en situation irrégulière.

⁸ Notamment lorsqu'ils sont appréhendés par les garde-côtes et placés dans un « Centre d'Identification et d'Expulsion », mettant en place un système de fichage par reconnaissance digitale.

⁹ Pour approfondir ces questions étymologiques, on peut se référer à l'article de Farida Souiah, *Les politiques migratoires restrictives : une fabrique de harraga*, Revue Hommes et Migration, 2013/4.

produit de la fermeture croissante des frontières entre les pays du Maghreb et l'Europe, qui mettent en œuvre des politiques toujours plus sécuritaires¹⁰.

Les états des pays d'origine ont aussi recours à la religion comme pouvoir dissuasif. *El barga* est alors apparenté au suicide, qui est interdit dans la religion musulmane. Du côté des pays du Nord, c'est la référence à la mythologie pour nommer les luttes contre l'immigration qui prévaut¹¹.

A souligner enfin qu'au sein de l'Union Européenne, la direction qui s'occupe des questions migratoires a peu à peu fusionné avec celles s'occupant de la sécurité et de la délinquance. C'est donc à l'endroit du point d'intersection des questions de clandestinité et de transgression que le *harraga* est d'emblée épinglé.

Une clinique qui nous bouscule

La clinique auprès de ces adolescents ne peut se soutenir que d'une écoute au singulier. La psyché de ces jeunes gens, qui ont « brûlé les frontières » et ont commis en France des délits ayant conduit à leur incarcération, ne saurait être pensée par le prisme réducteur d'une seule et unique configuration psychique.

Il y a cependant à tirer enseignement des situations cliniques rencontrées et à déployer un savoir-faire qui demande de repérer non seulement ce qui se répète des mécanismes psychiques à l'œuvre, mais également ce qui se répète des impasses qui sont les nôtres.

Cette tentative de synthèse voudrait ne pas abraser la complexité des positions subjectives de chacun et la pluralité des inventions qu'ils se construisent. Ces inventions sont, je crois, à considérer aussi comme des réponses, éminemment singulières, au nouvel ajustement interne du sujet face à l'explosion du sexuel pubertaire. Cette position s'oppose à celles où ne prévalent que les « troubles des conduites » de ces jeunes gens et la clandestinité de leur immigration, annulant donc complètement la question de l'adolescence, pourtant clairement à l'œuvre.

Dans le tout premier temps de leur rencontre avec l'équipe, ces adolescents nous somment de leur donner de quoi « se calmer », de quoi « dormir ». À la question « que se passe-t-il ? », il est régulièrement rétorqué un « il me le faut ! », sans que cette injonction puisse trouver un point d'accroche pour s'articuler en une demande. Leurs réclamations, d'avantage énoncées du côté d'un besoin, sont reproduites à l'identique auprès de tous, mettant à mal la consistance d'un autre en tant que destinataire.

L'expérience de ces premiers échanges avec eux est un exercice d'équilibriste, à la tonalité souvent sensitive, parfois franchement projective ou interprétative. Ils nous assènent souvent « Rien ne m'arrête », comme s'ils faisaient tout ce qu'ils voulaient, quand ils voulaient, comme ils le voulaient.

¹⁰ En Algérie, l'une des principales mesures mises en œuvre par les autorités a été l'introduction du délit de sortie illégale du territoire dans le Code pénal. La loi a été adoptée en 2009, en totale contradiction avec la Déclaration universelle des droits de l'homme dont l'article 13 spécifie que « toute personne a le droit de quitter tout pays, y compris le sien, et de revenir dans son pays ». Voir à ce sujet l'article de Farida Souiah, *La pénalisation des « brûleurs » de frontières en Algérie*, Revue Aprs-Demain, 2016/3.

¹¹ Par exemple, l'opération *Nautilus* pour intercepter les *harraga* par le contrôle des côtes méditerranéennes ou encore l'opération *Mare Nostrum* de l'agence Frontex. Nous pouvons nous questionner sur ce choix de nomination. Est-ce que la référence aux épopées grecques tenterait d'affilier cette lutte contre l'immigration clandestine à un héroïsme belliqueux?

Le médicament, la drogue, les coupures du corps, apparaissent comme un défi face à la loi symbolique qui régule et scande le cours de la vie.

Face à cette aliénation au médicament et au cannabis, il est proposé à l'adolescent un accompagnement quant aux effets psychiques et corporels de la réduction de ses consommations. Celui-ci opte régulièrement pour l'option d'une quête effrénée pour « se fournir » ailleurs. S'agirait-il pour lui de contourner ce manque, de combler ce vide, dont nous ne pouvons que supposer la béance ?

Partant de cette position du jeune, où sa conflictualité psychique semble mise en suspens, notre équipe maintient son offre de soins, ou en tout cas de présence, qui est bien la fondation nécessaire à la construction de la relation.

Ma proposition, de ma place de psychologue, en cet endroit et en ce moment d'« enfermement », concerne l'ouverture, par la rencontre, par la parole, à une liberté nouvelle. Mon fil est de tisser avec ces adolescents une relation qui soutienne à leur endroit la possibilité de faire un pas de côté quant à ce qui se répète à l'identique, enfermant leur existence dans un scénario qui semble déjà écrit d'avance. Ce travail est coûteux, il ne se fait pas sans renoncements, aussi petits soient-ils, sans entames des fonctionnements psychiques en circuits clos.

Ainsi, ce que l'on entendrait chez certains comme un « refus de soins » n'aurait-il pas à nous interroger quant au risque psychique que représente pour eux le fait d'entrer en relation ? Ne viendrait-il pas souligner la possible fonction de leurs agirs « en boucle » ; en ce qu'ils permettent de masquer des angoisses, parfois des affects dépressifs ou des vécus d'une désorganisation interne plus massive ? Alors, nous pouvons entendre qu'y renoncer n'est pas une évidence du tout.

Il s'agit donc pour moi de maintenir cette offre et de la réinventer sans cesse au plus juste. Car il ne va pas de soi pour ces jeunes patients de retrouver goût à la demande et au langage partagé.

C'est en réponse à cela que l'équipe a imaginé et mis en place un groupe thérapeutique d'accueil des adolescents, dont je tenterai par la suite du texte de problématiser les enjeux cliniques.

Un adolescent brûle,

« C'est toi qui vas devoir me traduire l'océan
dans une langue que nous réinventerons ensemble »

*O Méditerranée,
C'est toi qui vas devoir me traduire l'Océan
Dans une langue que nous réinventerons ensemble
Et que nous nous garderons d'écrire.
Apprends-moi le voyage
Le périple du voyage
La fatalité de l'exode
Sans terre ni progéniture à mes souliers
Et cette migration où la couleur de l'homme
Hésite sur l'arc-en-ciel
Et se confond dans la nuit nourricière.*

Abdellatif Laâbi¹²

La clandestinité : Ses affinités électives avec le passage adolescent¹³

Le terme de « clandestin » désigne une personne qui est en situation illégale sur un territoire. C'est une acception récente du terme¹⁴.

Dans son étymologie, « clandestin » vient du latin *clandestinus* : « qui se fait en secret, qui agit en cachette ». Il signifie également « celer ». Hachette définit d'ailleurs l'actualité du mot « clandestinité » ainsi : « Qui se fait en cachette. Qui est dissimulé. Passager clandestin, qui embarque sur un bateau, un avion, à l'insu de l'équipage ».

En entendant la profondeur étymologique de la clandestinité, il saute aux yeux que tout adolescent, dans la traversée de la puberté qu'est la sienne, a besoin d'un voile pour protéger ses découvertes, ses bricolages, ses tâtonnements. On peut légitimement se demander comment le passage adolescent, et ses nécessaires explorations plus ou moins erratiques, pourrait s'opérer sans ce secret qui délimite le territoire de l'intime. Et ne nous appartient-il pas de reconnaître (plutôt que de combattre) cette clandestinité transitoire de l'adolescent comme ce qui lui rend accessible, parfois à ses risques et périls, l'expérimentation de lui-même, de l'autre et du monde, notamment à travers une mobilité spatiale s'exerçant sous le sceau de la dissimulation ?

La langue adolescente que j'accueille circule elle-même entre les langues, traverse « clandestinement » leurs frontières, voyage à travers des territoires langagiers différents et se

¹² Abdellatif Laâbi, *Tous les déchirements*, Marsam éditions, 2003.

¹³ Expression empruntée à Jean-Jacques Rassial dans son ouvrage *Le passage adolescent*, Eres, 2010.

¹⁴ En effet, ce n'est qu'avec l'instauration de la mesure restrictive du visa d'entrée pour les pays d'Europe que le phénomène de la clandestinité est apparu.

réinvente sans cesse ; se faisant tantôt formelle et compréhensible, tantôt secrète et mystérieuse, voire opaque.

La « *harraga* » : Un terme qui soutient la clandestinité adolescente

On peut rapprocher le terme « brûleurs de frontières » de l'expression argotique française « brûler le dur », qui signifie prendre le train sans payer ; transgresser¹⁵.

Les positions subjectives de ces adolescents *harraga* révèlent un rapport à la transgression qui résonne fort avec cet emploi figuratif du verbe « brûler ». Mais, sans même parler de transgressions amenant à des sanctions pénales, n'appartient-il pas à tout adolescent de s'autoriser quelques prises de liberté quant aux dictats du surmoi familial ? Il semblerait que son insubordination, son franchissement des limites, son opposition à l'autorité de l'adulte soient autant de voies nécessaires à sa prise de distance d'avec les imagos parentales et à sa quête d'une place dans le social qui lui appartienne en propre.

D'autre part, nous entendons dans la parole des adolescents qu'*el-barga* est souvent perçu comme « une aventure » et les *harraga* comme « des héros », qui survivent au dangereux voyage en déjouant la loi. Ceci n'est pas sans rappeler le mythe de la première *barga*, raconté par plusieurs patients¹⁶. Les adolescents proclament souvent l'expression « Nris'ki » (« je prends le risque »), mettant en avant une « traversée » des dangers pour arriver à destination. En ce sens, devenir un *harraga* n'est-ce pas un des visages possibles de l'héroïsme adolescent, transcendant les plus grands risques ? Ce rapport à l'idéal du Moi les ferait donc emprunter ce chemin périlleux, par la mise en acte, par la réalisation, de leurs fantasmes d'exploits.

Jean Genet porte un regard sur cet héroïsme qui a l'intérêt de ne pas le « pathologiser » : « Je leur demande de ne rougir jamais de ce qu'ils firent, de conserver en eux intacte la révolte qui les fait si beaux. Il n'y a pas de remèdes, je l'espère, contre l'héroïsme (...) c'est-à-dire la projection de soi dans la plus magnifique, la plus audacieuse, enfin la plus périlleuse des vies »¹⁷. Cependant, il va de soi que s'ils ont eu « l'audace » de braver les dangers de cette traversée, cela ne les a pas protégés de la soudaineté et de la massivité d'expériences dont la portée a pu s'avérer traumatique ; telle la proximité de la mort, jaillissant avec tout son poids de réel.

Il y aurait donc à entendre, au-delà d'une quête autodestructrice parfois soulignée par certains auteurs¹⁸, leur tentative de se réaliser en tant qu'homme. L'assentiment familial pour le départ est

¹⁵ En argot ancien, « brûler » prend le sens de « laisser impayé ». Si on brûlait le bateau, c'est qu'on ne réglait pas le prix de la traversée. Dans un même sens métaphorique, on trouve « brûler la politesse », c'est-à-dire s'enfuir, ou « brûler sa santé », l'user prématurément. Selon le dictionnaire historique de la langue française (A. Rey), « brûler » au sens figuré, par référence à la rapidité du feu, à partir du 18ème siècle, exprime l'idée de « passer sans s'arrêter à un point prévu », aujourd'hui encore fréquent dans « brûler un feu rouge », « brûler les étapes ».

¹⁶ Elle aurait commencé à Mostaganem, dont les côtes sont très proches des côtes espagnoles : Des pêcheurs sont partis pendant la nuit pour la pêche et se sont éloignés un peu des plages de Mostaganem. Au lever du jour, ils ont trouvé des montagnes et ont compris qu'ils avaient, involontairement, rejoint l'Espagne. Par la suite, ils ont essayé de reproduire cette expérience, en apportant avec eux ce dont ils avaient besoin. Ils sont ainsi entrés en terres espagnoles avec leur barque de pêche. Lorsqu'ils sont arrivés, ils sont passés à travers les forêts et chacun d'eux s'est ensuite débrouillé dans la ville pour trouver un emploi et une stabilité. Ce groupe est devenu célèbre. Quand ils sont revenus au pays, ils étaient passés d'une condition de marins-pêcheurs, à celle de travailleurs en Europe qui ont un autre statut (avec « de l'argent et des voitures »). *El-Harga* aurait démarré ainsi.

¹⁷ Jean Genet, *L'enfant criminel*, Gallimard, 2014.

¹⁸ Fethi Benslama, *La guerre des subjectivités en Islam*, Editions Lignes, 2014, où les *harraga* sont pensés comme des « figures de la mort volontaire ».

d'ailleurs rarement recherché, avec ce fantasme (particulièrement de mise à l'adolescence) de n'avoir plus besoin de l'adulte. Si nous entendons *el hargha* dans sa profondeur inconsciente, il nous apparaît donc comme l'invention (ou au moins tentative d'invention que nous supposons à l'adolescent) d'une solution qui lui permette de « traverser » ce franchissement du temps de l'enfance à celui de l'âge adulte, d'un corps pulsionnel à l'autre, d'un parler à l'autre.

Par ailleurs, « brûler » est aussi souvent associé par les jeunes patients au fait que « tout ce qui est passé, tout ce qui est derrière moi, est brûlé ». Les enjeux d'un tel mouvement (« j'ai oublié le bled ») sont souvent voilés pour le sujet. Cette pratique de la terre brûlée, sans possibilité de retour sur les territoires du passé, existe au cœur même de l'origine supposée du mot *harraga* en langue arabe¹⁹. Du côté de leur propre histoire, « brûler » les frontières, c'est donc aussi faire table rase du passé, dans ce moment de l'adolescence où se rejouent des conflictualités psychiques infantiles, parfois fort douloureuses, au regard de la nouvelle génitalité permise par la puberté.

Mais c'est peut-être aussi l'Histoire avec un grand H (Histoire de peuples, de pays, d'une généalogie) qui est réinterrogée par les pratiques actuelles des *harraga*. En empruntant illégalement les sillages maritimes de la Méditerranée, ces jeunes gens viennent pointer, à leur insu, les impensés de l'Histoire. En l'occurrence l'Histoire des rapports entre la France et le Maghreb, faite d'époques coloniales (avec les massacres qui lui sont afférents), de guerres d'indépendance et des soubassements historiques des mouvements migratoires²⁰. Sont forclos de la représentation mémorielle d'un peuple des pans entiers du passé, dont nous pouvons faire l'hypothèse qu'ils font retour sur le sujet, tout particulièrement adolescent ; en ce que l'adolescence est aussi ce moment où peut ressurgir l'inélaboré, ce moment où se réinterroge parfois l'Histoire en ses encoches non historisées, faites de honte et de secrets.

Le glissement sémantique du « *harraga* » au « *clando* » : La part adolescente évaporée ?

« Au bled, on ne dit pas *clando*, on dit *harraga*... *Clando*, c'est la traduction en français », me dit-on. Ce glissement sémantique correspond en fait au passage d'un néologisme à un autre et non à une traduction. La création de ce nouveau terme « *clando* » en dit long sur nos représentations, inmanquablement impactées par celles véhiculées par notre société, mais aussi sur la transformation des mouvements internes qui habitent le sujet.

En effet, tel que nous le révèle la parole de nos patients, on **est** un *clando* et on le reste, avec ce poids de la fixité de l'assignation. *Clando* est pris dans un irrévocable qui le situe dans le champ du hors-temps, voué à l'éternité. En revanche, on **fait** la *harraga*, elle est un passage. Elle s'inscrit dans un espace-temps circonscrit qui supporte donc quelque chose du discontinu, avec toute sa portée symboligène.

¹⁹ Le terme *El-harga* semble être apparu bien avant les années 90, où le néologisme a été employé pour décrire le phénomène migratoire qui lui était contemporain. En effet, il y a plusieurs siècles déjà, Tarik Ibn Ziyad, célèbre chef berbère, utilisait déjà ce terme quand, prêt à marcher sur l'Andalousie, il incendiait sa propre flotte pour couper court à tout repli éventuel, et obligeait sa flotte et ses hommes à combattre l'ennemi et à aller de l'avant.

²⁰ Pour prendre l'exemple de l'Algérie : En juillet 1974, la France suspend l'immigration de main d'œuvre à bas coût, notamment l'immigration algérienne. Certains travailleurs algériens, voulant rejoindre la France pour y trouver du travail, payent alors des sommes d'argent pour embarquer clandestinement et parfois au péril de leur vie sur des navires à destination de la métropole. Ainsi quelques catastrophes sont les premières manifestations de ce qu'on appelle aujourd'hui la *Harraga*. Par la suite, à partir de 1994, Décennie noire en Algérie, le taux de refus de visa pour les citoyens algériens est extrêmement élevé et très nettement supérieur à la moyenne.

Ainsi, la clandestinité qui se loge dans le processus adolescent, celle qu'on entend dans l'appellation « *harraga* » et qui est soutenue par un idéal fort, devient, une fois le jeune homme arrivé en France, une clandestinité qui assigne, dépréciative, celle du « *clando* ».

Ce glissement sémantique révèle une violence évidente, que l'on retrouve également dans la création d'un autre néologisme, fréquemment utilisé en prison²¹ : « *Mijeur* ». Ce terme, qui combine les mots « mineur » et « majeur » en un oxymore, souligne bien la suspicion existant à leur rencontre. En effet, ce mot désigne un sujet qui se « dit » mineur mais dont celui qui le nomme ainsi est convaincu de la majorité. Cette méfiance presque systématique quant à la véracité de la parole du jeune, en l'occurrence de l'âge qu'il dit être le sien, est insistante et questionnante.

Que ce soit par l'invention de ce terme qui réfute leur âge tout en sous-entendant qu'ils sont des menteurs, ou par l'invention du terme « *clando* » qui écrase le champ des possibles d'une clandestinité vivante en un destin de clochard, c'est bien la dimension adolescente en ses potentialités transformatrices qui est sans cesse forclosée des discours objectivants qui les concernent.

Premiers constats cliniques : « Donne-moi le médicament, j'ai les nerfs... Sinon, je me coupe »

Pour reprendre le fil de ce qui était amené plus haut, ces adolescents qui ont vécu *el-barga*, lorsque je les rencontre pour la première fois, ont des sortes de revendications tyranniques, où ce qu'ils revendiquent leur est dû, et leur est dû immédiatement. Ce qui dit, bien sûr, quelque chose de la position inconsciente du sujet d'un sentiment permanent de préjudice²², d'un dû qui serait éternellement en reste.

Pouvoir différer, ne serait-ce qu'en prenant le temps de parler, semble inenvisageable, comme si l'adolescent était dans l'impossibilité d'investir un quelconque espace de séparation. Par exemple, il faudrait lui délivrer sur le champ les médicaments demandés²³. Un certain nombre de menaces peuvent être proférées. Celles mises à exécution ont régulièrement une portée auto-agressive, le jeune se taillant le corps, en accompagnant son geste d'un : « Tu vois ce que tu me fais ».

Mon offre de présence auprès de l'adolescent, d'engagement dans le lien, est parfois ironisée : il n'en a pas besoin, ce que je lui propose ne correspond pas à ce qu'il veut (effectivement). La parole est balayée. Les différences (entre les sexes, les générations, les positions) semblent abrasées. Ceci est régulièrement accompagné d'une fureur d'être laissé « dans le manque » (expression à entendre dans la polyphonie de ses résonances, est-ce le manque d'un autre secourable qui serait si insupportable ?).

Il est fréquent que l'aliénation aux « médicaments » s'agrippe à un Signifiant, celui du nom du médicament qui soulage, souvent celui qu'il connaît « depuis le bled ». Un médicament n'est pas substituable à un autre, même s'il s'agit de la même molécule : « Ce n'est pas le même nom. C'est ça qu'il me faut, rien d'autre... tout le reste ne me fait aucun effet ». La question a aussi à être entendue de l'impasse pour certains de ces jeunes d'être dans des consommations invraisemblables

²¹ Essentiellement par des professionnels, devons-nous préciser.

²² Paul-Laurent Assoun, *Le préjudice et l'idéal – Pour une clinique sociale du trauma*, Editions Economica, 1999.

²³ Qui sont d'ailleurs souvent contraires aux réglementations de prescription en vigueur pour un mineur.

et pour lesquels les « effets » des produits s'amenuisent proportionnellement à l'ampleur de leur consommation.

L'« histoire » du rapport du patient aux produits est souvent présentée comme ancienne. L'adolescent se décrit, notamment avant l'incarcération, comme n'étant jamais en manque de rien. Il se dit, par ailleurs, toujours « branché » aux autres par téléphone, notamment à la famille restée au pays (« avec le téléphone, j'ai pas le manque d'eux »), toujours « fourni » en drogue et en argent. Dans le meilleur des cas, il est dans un usage utilitaire et différencié des produits (un pour se calmer, un pour se donner de la force, un pour dormir). Les situations les plus complexes étant celles où il est dans un usage beaucoup plus continu et indifférencié des substances : « Je prends tout ce qui me tombe sous la main, et j'en prends tant qu'il y en a ». Les transgressions de la loi sont souvent parlées comme les conséquences de cet état lié aux consommations : « Quand je suis dans le gaz, je ne me rends plus compte de rien, je m'en fous de tout ». Cette délinquance, où l'adolescent défie toutes les règles, nous l'entendons aussi comme solution psychique (aux soubassements inconscients) qui soutient *a minima* quelque chose de vivant pour le sujet, mais qui s'entretient en circuit fermé²⁴.

Face à ses élans de destruction, auxquels l'adolescent nous demande en quelque sorte de participer, la position de l'équipe est de ne pas vaciller quant à son positionnement, tout en soutenant fermement son souci du jeune, dont la souffrance est éminemment prise au sérieux. Du point de vue d'une éventuelle prescription, la pédopsychiatre peut lui prescrire un traitement adapté à son âge, mais surtout un traitement qui est toujours noué au maillage de soins, donc pris dans une parole et dans une relation.

C'est ainsi que nous laissons une chance à la parole de venir créer une encoche, que le sujet puisse dire quelque chose de ce qui se joue pour lui. J'entends alors combien les consommations viennent traiter la douleur interne de l'adolescent par une sorte d'abrasion de sa vie psychique : « Avec les médicaments, je ne pense plus », « Je reste tranquille », « J'efface ma mémoire », « C'est la seule solution que j'ai trouvée pour dormir », « Je ne fais plus de cauchemars... En fait, je ne rêve plus du tout ».

C'est une présence, la qualité d'une présence autre que ce qu'a déjà pu expérimenter l'adolescent, que je propose en amont de l'engagement possible d'une psychothérapie. Elle pourra être le lieu d'un accueil de sa parole, parfois dans la simplicité de ce qui peut se symboliser aujourd'hui pour lui de l'effet de l'incarcération, de comment cela ébranle, transforme, relance, questionne ses désirs actuels.

Pour des patients parlant peu le français, la présence « au bout du fil » d'un traducteur professionnel leur est proposée. Ce passage par la traduction est souvent important, dans le sens où il leur permet de repérer que leur parole peut avoir un écho chez l'autre, en l'occurrence chez moi. Une fois cette découverte faite, la plupart d'entre eux demandent à me parler sans traducteur, avec les mots qu'ils ont en français, qu'ils se surprennent d'ailleurs souvent à connaître.

Quand la parole se délie : « Le paradis est sous les pieds de la mère »²⁵

²⁴ Cette thématique a été l'objet d'une précédente communication que j'ai exposée aux journées de l'ASPMP à Rennes en 2018, sous le titre : « *Derrière les apparences, la délinquance comme solution du sujet* », consultable sur le site de l'ASPMP.

²⁵ Hadith, c'est-à-dire communication orale du Prophète Mohamed, très fréquemment cité par les patients.

Lorsque la parole se délie, trouve un lieu d'adresse où se loger dans les plis de l'écoute du psychologue, ces adolescents amènent souvent la question d'un choix, ou plutôt d'un non-choix, quant à leur départ de leur pays : « Je pars, je meurs, je reste, je meurs ». Tous connaissent cette expression, rendue célèbre par un rappeur²⁶ chantant le sort des *harraga* : « Je préfère être mangé par les poissons que par les vers de terre », dans une sorte de condamnation à la mort.

Revient régulièrement l'impasse qui serait la leur au pays : « Il n'y a pas d'avenir, il n'y a pas de vraie vie pour moi là-bas ». On peut se demander si cette question du choix entre une forme de mort subjective s'ils restent au pays et le risque de mort qu'ils encourent s'ils le quittent ne recouvre pas la question de l'impossible de la séparation : « Là où l'adolescent croit devoir choisir, il aurait en fait à se séparer »²⁷. Et si l'impasse de leur existence était aussi à entendre en tant qu'impasse à advenir en tant que sujet, en ce temps de l'adolescence où il s'agit de s'appuyer sur les assises familiales (si tant est qu'elles aient pu se construire) pour porter son regard vers le monde ? L'aliénation, par ce « choix forcé »²⁸ d'un départ au prix de sa vie, ferait ainsi résonner une aliénation à l'Autre parental (souvent maternel), dont la séparation ne pourrait se faire qu'au prix d'un exil, sans retour possible.

Ainsi, la grande majorité de ces adolescents, quand ils commencent à me parler, c'est de leur mère dont il s'agit d'emblée, et avec insistance : « J'ai le manque de maman », « Je ne peux compter que sur maman », « Il n'y a qu'elle qui me comprend », « Je suis le préféré de ma mère », « C'est moi qui m'occupait d'elle », « Je suis sûr qu'elle va très mal », « Si elle meurt, ce sera à cause de moi », « Il n'y a que ma mère dans mon cœur ». Chez certains, le tatouage du mot *maman* en arabe, où d'un dessin qui la symbolise, est là « pour se le rappeler tous les jours », comme pour inscrire, matérialiser sur la peau l'objet originel perdu. Ils sont souvent extrêmement angoissés par la santé et le bien-être de leur mère ; qui seraient fantasmatiquement entièrement dépendants d'eux. Cette place imaginaire d'« élu » de la mère n'est pas sans bénéfices, mais s'accompagne également de son lot de souffrance et d'angoisse, notamment par le sentiment de culpabilité qui lui est lié. Nous pouvons citer un texte écrit par un patient²⁹ : « Je te promets maman, je te rendrai heureuse et grâce à Dieu tu passeras la vie comme une princesse. Dans la rue, tout seul, je marche. Et parce que je suis loin de toi, je suis triste ». Assez paradoxalement, l'éloignement géographique d'avec leur mère est très souvent parlé comme une issue, « la seule », pour « la rendre heureuse ».

On peut donc penser que l'exil viendrait à cette place, dans la construction fantasmatique inconsciente du sujet, de la seule possibilité d'accéder à un « je » consistant, à un « je » séparé pourrait-on dire³⁰. Cependant, on constate une forme de ratage de ces enjeux inconscients : L'éloignement ravive en fait l'aliénation primaire et rend les mouvements agressifs propres à l'adolescence, et nécessaires à son avènement en tant que sujet différencié de ses parents, beaucoup plus complexes à soutenir pour ces jeunes gens pétris de culpabilité.

D'autre part, le départ de l'adolescent *harraga* semble venir parfois comme une tentative de réaliser sa rêverie d'être accueilli dans un lieu nouveau ; avec cette conviction que « ce sera mieux

²⁶ Khaled, album *C'est la vie*.

²⁷ Michèle Benhaïm, *Les effets de l'errance sur le langage adolescent*, Revue Cliniques Méditerranéennes, 2014/2.

²⁸ Jacques Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Le Séminaire, Livre XI*.

²⁹ Texte écrit en arabe en cellule et traduit par d'autres jeunes pendant une séance du groupe thérapeutique.

³⁰ Hypothèse que l'on retrouve dans l'article d'Elise Pestre, *Déplacements et subjectivités dans le monde globalisé - Quand le « migrant clandestin » brûle ses attaches premières*, Revue l'Information Psychiatrique, 2015/1.

ailleurs qu'au bled ». La déception est, comme pour toute tentative de réalisation d'un idéal, au rendez-vous. Mais elle est aussi celle de se retrouver dans des impasses qui lui sont familières, c'est-à-dire d'entre-apercevoir que le changement de pays ne résout pas tout.

Cependant, pour certains d'entre eux, leur « rêve » a semblé tout proche de pouvoir se réaliser. Et, souvent, cela n'a rien changé à leur manière d'être toujours en partance vers un ailleurs : « Après, je taille en Suède, ou en Espagne, ou en Italie... ». Que penser de cette impossibilité à s'arrêter, à prendre place dans un pays, à s'y installer, à y construire des liens ? Ce qu'ils nomment leur « goût pour l'aventure » ne correspondrait-il pas plutôt à une sorte d'injonction interne, émanant d'un surmoi féroce³¹ ? Un surmoi qui dicterait une loi insensée, qui leur dirait sans cesse : « Dégage ! », comme s'il ne restait plus du commandement que la racine, un « Tu dois » privé de sens, réduit à un signifiant. Ainsi, après un long cheminement, ils s'entendent parfois dire, non sans douleur, combien ils se sont sentis « être un poids », notamment pour leur famille : « Il fallait que je les libère de moi ».

D'ailleurs, quand l'idéalisation de la famille peut légèrement se fissurer par le travail psychothérapique, c'est la sensation de malaise, voire de rejet, à la maison qui prédomine ; une maison qui ne faisait d'ailleurs souvent plus abri pour eux, en tant que lieu où l'on peut venir loger son être.

Ainsi, arrivent ces phrases : « On m'a toujours dit que je ne ressemblais à personne de la famille », « C'est bizarre, je ne porte pas le même nom que mes frères et sœurs », « J'étais le seul à ne pas avoir les clés de la maison », « Ma famille me demandait toujours pourquoi j'étais comme ça », « Ça faisait longtemps que je ne pouvais plus rentrer chez moi », « On n'était pas avec moi comme avec mes frères et sœurs ».

En Europe, ces jeunes incarnent la figure de l'« étranger ». Dans le fil de leurs associations, c'est un signifiant que je retrouve régulièrement, de s'être senti assigné à une position d'objet étrange pour l'autre, de s'être senti être l'« étranger » ou celui qui révélait l'« étrangeté » dans la sphère familiale. On peut alors se demander s'ils n'auraient pas dû « se confronter aux risques de la mort sur le parcours, survivre en environnement hostile et inlassablement répéter d'être en position d'étranger »³² pour pouvoir enfin imaginer s'en sortir ; c'est-à-dire, fantasmatiquement parlant, se sortir de cette identification en venant l'incarner dans le social.

En tant qu'étrangers, ils ont l'impression de devoir tout reprendre à zéro ; « impression » sur une page blanche, comme pour tenter une réécriture. Ils insistent sur l'importance que représente pour eux le fait de se débrouiller « tout seul », sans faire appel aux adultes : « Ça, j'ai l'habitude... j'étais déjà *solo* au bled » ; dans une sorte de fantasme d'auto-engendrement, qui parfois imprègne même les représentations inconscientes des professionnels ; se révélant notamment au travers de nos difficultés à faire exister psychiquement leur famille.

L'exil, par cet imaginaire d'une nouvelle naissance qui l'accompagne, est donc aussi une tentative, par l'acte, de se sortir d'une impasse psychique et des répétitions aliénantes de mécanismes de rejet et d'exclusion.

³¹ Jacques Lacan, *Les écrits techniques des Freud, Le Séminaire, Livre I*.

³² Blandine Bruyère, *Œdipe aventurier, entre deux rivages – A propos des adolescents migrants*, Revue L'Autre, 2017/3.

*Je parle l'Art comme on dit je parle la langue maternelle,
comme source, repère,
comme j'utilise d'autres langues d'adoption comme moyen d'aimer.
Moi qui suis le multiple culturellement,
je suis l'Afrique, l'Orient, l'Occident,
entrecroisement vécu comme graphe, signes, matériaux de connaissance.
Je suis un voyageur elliptique
dessinant la trajectoire du chaos
et le sens de la dignité.*

Mohammed Kacimi³³

Autour de ce point nodal que représente pour nous le temps d'accueil de ces jeunes patients, que pouvions-nous inventer qui soit à la mesure de notre préoccupation pour eux, de notre difficulté à les rencontrer, de notre désir de laisser une opportunité à leur parole de pouvoir reflleurir ? Quelle « ambiance », quels « entours »³⁴, quelles temporalité et spatialité pour que se loge la création d'une rencontre qui se nouerait par le transfert ?

Ainsi, en écho à ces questionnements, avons-nous élaboré et mis en place un dispositif groupal que nous avons nommé « groupe d'accueil des adolescents ». Il a lieu toutes les semaines et nous permet donc de prendre le temps d'être ensemble, dans une temporalité plus étendue que celle du premier entretien proposé ; mais aussi de maintenir une vigilance soignante auprès des adolescents qui nous préoccupent.

Bien que la non-maîtrise de la langue française vienne très souvent comme un obstacle aux soins, nous avons choisi de ne pas faire de cette barrière, non négligeable, un impossible. Voire même, au fil des séances, le plurilinguisme nous est apparu comme un levier exceptionnel pour que la parole advienne, dans la richesse des mouvements psychiques qui la sous-tendent.

L'accueil en groupe paraissait également le plus approprié pour leur donner, ou redonner, le goût de la parole et de l'échange ; mais aussi pour proposer un contenant à leur parole, pour que cette parole rendue possible soit aussi une parole qui arrête, qui limite.

Face aux effets, très prégnants dans cette clinique, du délitement du langage dans son rapport au symbolique (et qui est a minima de mise chez tout adolescent), nous avons pensé le travail thérapeutique comme un tissage, une manière de renouer ce qui s'était délié.

La grande majorité des adolescents auxquels il est proposé de participer à ce groupe accepte. Nombre d'entre eux seront par la suite demandeurs d'un temps de parole au singulier. Le groupe

³³ Mohammed Kacimi, *Suites africaines*, Exposition à Paris, mars 1997.

³⁴ Termes faisant référence au travail de Jean Oury.

est ouvert, il accueille régulièrement de nouveaux participants. C'est lors de nos réunions cliniques que sont discutées les orientations.

Certains jeunes adressés au groupe sont très vivants, voire « électriques », à la langue aiguisée et porteurs d'un vif investissement de leur présence, parfois tonitruante, au sein de cet espace de soins.

D'autres arrivent angoissés, vivant le début de l'incarcération comme une injustice venant annuler le sens, l'orientation, la pesanteur de leur vie. Ils s'agrippent au groupe comme à une branche et, la confiance s'installant, y partagent de douloureux vécus internes.

Enfin, certains nous inquiètent plus particulièrement, ne formulant justement plus aucune plainte. Ces adolescents ne nous imposent pas, contrairement aux manifestations cliniques décrites plus haut, le dictat de leurs exigences par la rage de leurs propos et de leurs actes. Non, ils ne nous laissent souvent que constater les attaques qu'ils font subir à leur corps, pouvant au mieux formuler qu'ils n'en peuvent plus. Jeunes apathiques, pour lesquels ce tableau clinique ne se limite pas aux premiers temps de l'incarcération, mais dont les effets de destruction de soi perdurent. Au contraire, plus le temps passe, plus se désarticulent les pulsions de vie et de mort, plus le rapport au temps et à l'espace perdent leur plus basique marquage symbolique (jour et nuit deviennent indifférenciés, le temps vécu de la peine s'étire en une éternité informe, leur espace est celui d'un auto-confinement en cellule, d'un calfeutrage). Les gestes du quotidien permettant de scander la journée, de lui donner une rythmicité, donc une consistance, peuvent se perdre progressivement. Ces jeunes prononcent peu de mots, sont presque mutiques, mais s'attaquent massivement le corps, dans un usage très stéréotypé de leur corps propre : absorption de produits ou d'objets accessibles en cellule (eau de javel, stylo, savon, lame...), corps tailladé. Nous leur demandons « activement » d'être présents au groupe.

L'identification de départ : S'y laisser prendre pour s'en dépendre

Concernant la constitution du groupe, nous devons nous aligner sur les règles pénitentiaires qui régissent les aspects sécuritaires³⁵. La grande majorité des adolescents que nous recevons dans ce cadre thérapeutique groupal sont donc arrivés depuis peu en France, sont arabophones et maîtrisent la langue française à des niveaux très différents.

En réponse à cette contrainte liée à notre exercice clinique en détention, il nous est apparu que les adolescents commencent par faire groupe autour du signifiant « *clando* », et autour du sentiment d'injustice, de racisme, qui l'accompagne : « On ne nous traite pas comme les autres », « la juge ne nous écoute pas », « on nous prend pour des chiens », « je ne suis pas le bienvenu ici ». En effet, durant le processus adolescent, apparaît souvent le besoin d'une forme de nomination d'appartenance à un groupe. Cette adhésion à une reconnaissance spécifique pour s'organiser dans le lien social a bien sûr une fonction subjective singulière pour chacun.

³⁵ Il nous est donc uniquement possible de faire se réunir, dans ce cadre thérapeutique, des jeunes appartenant au même « groupe » déterminé par l'administration pénitentiaire ; les jeunes de « groupes » différents ne pouvant pas se croiser. Ce « groupe » pénitentiaire porte un nom de couleur (en l'occurrence « bleu ») et il est parlé comme étant « le groupe des *clando* », avec toutes les difficultés que nous repérons dans la clinique de regrouper des jeunes à partir d'éléments identitaires.

Cette nomination leur est imposée, elle vient de l'extérieur, mais ils s'y assignent parfois eux-mêmes aussi. Comme le souligne O. Douville³⁶ : « Une génération qui se vit sans destinée plausible dans le monde, tel qu'il est, est aisément captive des idéaux identitaires et d'une position victimaire ».

Le clinicien aura, progressivement, à desserrer cette assignation victimaire, productrice de souffrances, mais aussi d'une jouissance qui obstrue la potentialité de transformation de cet être-ensemble groupal, qui n'a pas à se réduire à un « tous victimes, tous les mêmes ». Je dis « progressivement », parce que cette identification groupale au « *clando* » sert tout de même aux adolescents à faire groupe, dans la mesure où ils peuvent s'identifier les uns aux autres autour de cette certitude et où ils codifient ensemble cette certitude, ce qui les fait parler... au « risque », attendu et espéré, que leur parole laisse apparaître des points de leur subjectivité propre et ouvre à un ailleurs de l'assignation.

Langues et traductions : Un voyage translinguistique

La règle centrale pour le fonctionnement du groupe concerne la parole : « On est ici pour prendre le temps de se parler et de s'écouter. On parle la langue qu'on veut mais chacun doit essayer de se faire comprendre de tous ».

Car il nous semble évident que parler la langue de l'autre, que ce soit par nos propres tentatives ou en étant traduit, est déjà une manière d'être ensemble. Elle ouvre à un dialogue possible, dans toute la puissance de réflexivité inhérente au langage ; un dialogue qui suppose une altérité.

La langue maternelle de l'adolescent est donc la bienvenue, mais il n'est pas contraint de s'y cantonner, comme c'est le cas lorsque l'on sollicite un traducteur professionnel (où les territoires linguistiques sont distribués à l'avance : le patient parle « sa » langue et le traducteur traduit en français). Ainsi, l'hospitalité réservée à toute langue au sein de ce groupe va de pair avec la liberté, pour chacun, de choisir de parler sa langue « maternelle » ou une autre langue. Et cela produit des effets psychiques.

Pour se faire comprendre de tous, il y a une multiplicité d'appariements possibles : celui qui parle en arabe peut expliquer lui-même en français ce qu'il vient de dire, ou quelqu'un d'autre que lui peut l'expliquer. Parfois c'est à la fin d'une discussion en arabe que l'un d'entre eux redéroule le fil de la conversation, ils s'y mettent parfois à plusieurs, amenant à d'autres discussions. Il en va de même quand quelqu'un parle en français, c'est expliqué en arabe si certains ne comprennent pas ce qui est dit. D'autres langues se sont invitées au groupe, notamment celles des pays qu'ils ont traversés, comme l'italien ou l'espagnol.

Il ne s'agit donc pas de se faire comprendre de tous grâce à une traduction qui serait au mot à mot. Notre pari est plutôt celui d'une circulation entre les langues qui soit tant une traversée langagière que psychique.

D'ailleurs, dans leurs tentatives de traduction, les patients disent bien que, souvent, « ça ne marche pas » : « Il n'y a pas le mot pour dire ça en français », « Ce n'est pas tout à fait ça que je voulais dire ». Comme s'il y avait quelque chose du sens qui chutait irrémédiablement par la traduction. Pour reprendre les mots d'Edmond Jabès : « La parole ne découvre que sa propre défaite ».

³⁶ Olivier Douville, *L'appel au djihad : Ce qu'un psychanalyste en entend chez des adolescents et de jeunes adultes*, Le journal des psychologues, 2018/7.

Cette part d' « intraduisible » est une chance, une ouverture, amenant les adolescents à emprunter des chemins de traverse, par périphrases et métaphores, pour faire entendre la profondeur de ce qu'ils veulent dire.

Cette règle dénoue les langues et produit du jeu. Ainsi, l'espace groupal devient, à leur initiative, le creuset de jeux de mots, de chansons, de franches engueulades (non sans agressivité, mais qui n'ont jamais amené à des violences agies), d'écriture de textes de rap, de joutes verbales.

S'y mêlent arabe dialectal et français, dans une langue percutante et rythmée, mais aussi plusieurs niveaux de langage au sein de ces langues (argot, néologismes, langage plus soutenu, langue des textes religieux...).

Se crée un voyage translinguistique, entre traductions, associations par la sonorité des mots, humour autour des ratages dans la formulation des phrases. Il semble que, dans ce site interstitiel, le vivant de la parole soutienne l'énergie créatrice du groupe.

Par ce langage vecteur de sens, mais aussi par sa sensorialité, on repère combien le rapport d'un sujet à sa langue est éminemment intime (et d'autant plus lorsque l'émergence pulsionnelle pubertaire traverse ce rapport au langage), tout en rendant le partage possible.

On observe également un plaisir pour les adolescents à jouer avec la règle³⁷, à faire exister un secret, par l'absence de traduction. Il existe certainement un pacte tacite entre eux de ne pas tout laisser filtrer de leurs conversations. Ce qui transparait d'ailleurs très fortement par une espièglerie affichée, qui nous est adressée transférentiellement.

Ce temps du groupe fait aussi exister la possibilité de se soutenir mutuellement, de pouvoir prendre soin de l'autre, de faire exister dans un collectif la plainte d'un jeune qui les inquiète, en s'en faisant le porte-parole. On cherche les mots, les intonations qui font du bien, les conseils, le réconfort. Et nous pouvons entendre l'importance particulière de ce détour par un souci de l'autre lorsque le souci pour soi-même n'est pas encore (ou n'est plus) habitable, formulable.

Plurilinguisme : « Contact » des langues et « migration » dans le parler adolescent

Le groupe a lieu dans l'unité de soins, au sein d'une salle où se déroulent les groupes thérapeutiques. De même que pour nos consultations individuelles, nous avons tenu à ce qu'il puisse être logé à l'extérieur du quartier mineur, dans cette unité qui est, certes, au cœur de la prison, mais dans un espace différencié de celui des bâtiments (qui est le lieu de vie des jeunes, où se trouvent leurs cellules).

Cette spatialité est importante : Dans l'unité de soins, c'est la règle de l'hôpital qui s'applique. En effet, au-delà des espaces, ce sont nos places et notre affiliation (à l'hôpital en l'occurrence) que nous distinguons.

Nous pensons que cette géographie, qui découpe l'espace en des lieux nommés et différenciés, est déjà le support possible d'une première inscription symbolique. Il est d'ailleurs souvent opposé au personnel soignant : « Vous ne savez pas qui sont ces jeunes, ils ne sont pas les mêmes dans le quotidien de leur détention ». Effectivement, et cet ajustement de leur manière de s'y prendre avec

³⁷ Un jeu avec la règle qui est tout autre chose que les attaques répétées du cadre.

l'autre, de leur manière de se comporter et de parler en fonction du lieu où ils se trouvent est plutôt bon signe.

Le plurilinguisme du groupe permet aux langues d'être « en contact » au sein de la discussion et au sein même du parler propre de chacun. Cependant, cela ne suffit pas à rendre le voyage entre les langues étrangères et familières possible. Là aussi, le marquage symbolique des « frontières » entre les langues est nécessaire pour que le passage de l'une à l'autre fasse sens. Nous sommes donc vigilants à ce que cette « territorialité » des langues s'inscrive ; laissant alors libre cours à l'exploration langagière.

Ce voyage entre les langues est évident dans le temps du groupe, mais il n'est pas sans rappeler la « migration », beaucoup plus sensible, entre le parler enfantin et le parler adolescent, transformé par la requalification dans l'après-coup des données de la sexualité infantile.

Ce que nous traversons ensemble dans le groupe remet donc en mouvement la mutation du rapport à la langue au cœur de l'adolescence. Beaucoup disent d'ailleurs avec étonnement : « Il aura fallu la prison pour que je parle français... ça me fait drôle de m'entendre parler comme ça », ce qui souligne l'aspect clos de l'univers, tant réel que psychique, dans lequel ils évoluaient à l'extérieur. Et leur surprise est grande de constater « tout ce qu' [ils] savent dire », alors que notre première rencontre avec eux n'avait souvent pu avoir lieu qu'avec un interprète, soulignant une sorte de cantonnement à leur langue maternelle.

La fermeture identitaire : De la suspicion au rejet de celui qui devient l' « étranger » du groupe

Nous sommes deux thérapeutes à « porter » ce groupe. Au regard de la clinique accueillie, il semble que notre rôle principal se loge dans notre capacité interne à soutenir psychiquement le discontinu, qui est particulièrement difficile à ressentir, à penser, à supporter pour ces jeunes patients.

Ainsi, il s'agira pour nous de parler les alternances de présence et d'absence, de prendre soin de la parole et du passage d'une langue à l'autre, de penser et d'incarner ce qu'il en est de la différence des places, des sexes et des générations. Cette discontinuité inhérente à la parole n'est pas sans nous rappeler la symbolisation du langage par l'absence-présence de la figure maternelle.

En ce sens, les thérapeutes œuvrent pour maintenir la contenance du cadre thérapeutique, permettant alors au discontinu de ne pas être ravageant, de ne pas être vécu comme une rupture hors sens, ou une disparition innommable. La clinique nous ayant enseigné combien l'adolescence peut être le temps d'une réactualisation de la détresse primordiale, d'une réactualisation du trauma aussi, nous sommes vigilants à ce que les bords de l'institution puissent prendre place comme Autre secourable face à ces risques d'errance subjective.

La confiance en la fiabilité du cadre, et surtout en notre fiabilité à tenir parole, est largement mise à l'épreuve. Ainsi, ils nous livrent parfois des informations qui pourraient les desservir si cela venait aux oreilles du personnel pénitentiaire ou judiciaire, comme pour vérifier que nous ne l'ayons pas répété ailleurs³⁸. Ceci témoigne certainement d'immenses déceptions de rencontre ayant jalonné le parcours de ces adolescents : « On m'a trahi plein de fois... tellement que je ne compte plus », « J'ai déjà parlé à des psys, tout le monde parle de secret professionnel et en fait ils racontent tout... A

³⁸ Notamment concernant leur nom, leur âge, leur adresse... ne correspondant pas à ce qu'ils ont dit au juge ou aux éducateurs de la PJJ.

mon procès, j'ai entendu des choses sur mon passé, j'étais choqué qu'ils le disent là devant tout le monde ».

De même, certains mouvements psychiques circulant dans le groupe leur font imaginer qu'en fait nous parlons parfaitement arabe et comprenons tout ce qu'ils se disent, pas seulement ce qu'ils veulent bien nous traduire. La suspicion se dirige alors vers nous. Ceci s'accompagne pour eux du vécu angoissant d'être face à nous comme des livres ouverts, trahis quant à la possibilité d'opacité sur laquelle se fonde ce groupe.

Notre manière de soutenir la discontinuité inhérente à la présence et à la parole, tout en veillant à ce qu'elle ne devienne pas angoissante (voire persécutante) pour le patient, n'est donc jamais acquise une fois pour toute. En cela, les interventions et les interprétations des thérapeutes sont précieuses. La présence d'« anciens » du groupe pouvant témoigner d'une confiance possible l'est aussi.

Cependant, un mouvement psychique de fermeture, de repli, identitaire apparaît parfois, notamment lorsque la constitution du groupe est bouleversée par le départ ou l'arrivée d'un jeune, ou dans des moments d'angoisses aiguës vécues dans le groupe, rendant la folie et la mort particulièrement actuelles (comme lors de la mort d'un de leurs « collègues »³⁹, ou lors de la participation au groupe d'un jeune qui présente des émergences délirantes, ou même qui traverse la détention d'une manière régressive : « Il reste toute la journée au lit devant des dessins animés... c'est pas possible, il faut faire du sport ! »).

Alors, celui qui est identifié comme intrus dérange, fait peur, et est rejeté, en réponse à l'angoisse qu'il génère. Cela peut également concerner les thérapeutes : « Les français, vous ne pouvez pas comprendre », ou un autre jeune dont certains traits incarnent la différence : « Lui c'est un fou... Nous, on prend des cachets, mais on n'est pas comme lui » ; « Lui, il parle un autre arabe, quand il parle on ne comprend pas sa langue... il n'est pas comme nous ».

Toujours du côté de ces mouvements groupaux où le repli fait résistance, nous traversons des moments où les thérapeutes sont « exclus » de la possibilité de comprendre : Plus aucun patient ne fait le détour par la traduction. Une sorte d'excitation semble s'emparer du groupe : les jeunes patients parlent leur langue maternelle, en faisant comme si nous n'existions pas, au sein de discussions qui ne laissent place à aucun silence où nous pourrions loger une intervention. Nous y lisons un fonctionnement psychique, au sein du groupe, proche de l'identification projective, où il nous est donné à vivre l'exclusion, qui s'incarne par notre exclusion linguistique et où l'environnement ne fait plus sens pour nous ; exclusion qui a été (et qui est parfois encore) la leur.

Les thérapeutes en disent quelque chose, en font retour dans le groupe, dans une tentative de border de signifiants cette explosion du côté d'un imaginaire ravageant ; et parfois s'impose la coupure.

La fabrique du lien social : Quand la parole donne place au sujet dans un pacte social bien tempéré

Le groupe a lieu dans l'après-midi, autour d'un goûter. Ces jeunes, qui se connaissent de la détention⁴⁰, vont constituer en ce lieu une communauté inédite. La circulation des gâteaux et

³⁹ Il arrive malheureusement assez régulièrement qu'un adolescent de l'entourage de nos patients décède. Il a aussi pu s'agir, à quelques reprises, de jeunes gens ayant été incarcérés ici ; et donc connus de nous tous.

⁴⁰ Ils partagent la promenade et certaines activités scolaires ou pénitentiaires.

boissons est souvent l'endroit d'une vigilance de chacun pour le groupe. Contrairement à l'appétence pour les traitements, le partage du goûter est un moment généralement tranquille, qui pacifie les relations. C'est un moment où les transmissions venues de leurs aïeux resurgissent, sont parlées : comment on sert les autres, comment on se comporte avec la nourriture, dans une sorte de savoir-faire dans l'être ensemble. C'est un moment où certains marquent aussi leur attention à notre égard.

Un proverbe malinké dit : « On lie les bœufs par les cornes et les hommes par la parole »⁴¹. A cet âge où la place des imagos parentales est relativisée au profit de la recherche de nouvelles figures d'altérité, la parole échangée avec d'autres (adultes et pairs) dans le champ social est donc de première importance. Cette quête pour s'aménager une place au sein de la cité, au-delà de sa place familiale, est nécessaire, mais aussi ambivalente pour nombre d'adolescents et source de multiples angoisses, notamment quand le sentiment d'avoir une place dans un « chez-soi » familial est peu (r)assuré.

C'est en ce sens que la dimension groupale dans le soin peut s'avérer précieuse. En effet, se crée dans ce groupe un nouveau collectif, une nouvelle manière d'être ensemble. En cet endroit, le patient peut faire partie d'une communauté dans laquelle il n'a pas une place assignée, et qui renouvelle ce qu'il croyait connaître de lui, de l'autre, et de la trajectoire des échanges possibles entre eux.

Les thérapeutes du groupe sont sans cesse attentifs à la manière dont ces adolescents fabriquent des liens entre eux. Dans cette dimension de l'être ensemble, il s'agit que se crée un lien qui ne soit pas celui d'un isolement au milieu des autres. D'ailleurs, le sentiment de solitude est souvent parlé. Pouvoir se plaindre de cette douleur d'être « seul » est à différencier de l'isolement ; cet innommable d'être radicalement « tout seul ».

Des adolescents qui « ré-habitent » et réinventent le langage

Notre présence en tant que thérapeute initiant cette situation de groupe est déjà, d'emblée, symboligène. Elle permet de donner consistance à la situation de parole et donc de soutenir l'adolescent pour qu'il se repère dans « un savoir-faire avec les pouvoirs de la parole »⁴².

En effet, parler divise le sujet ; division subjective opérée par le Signifiant, en ce que le mot sépare de la chose. Cette opération symbolique engage des pertes éminemment structurantes.

En ce qui concerne nos patients, qui ont régulièrement recours à l'agir et se soutiennent relativement peu de la parole, j'ajouterais que leur parler, c'est tenter sans cesse d'inscrire quelque chose de la discontinuité inhérente au langage, d'inscrire son effet de coupure qui entame la jouissance (et peut en cela s'avérer insupportable) ; c'est venir soutenir cette richesse de la parole en ce qu'elle peut faire trace pour le sujet.

Certains des jeunes patients, avant de participer au groupe, ne parlaient presque plus. Comme s'ils ne savaient plus comment se dire, comme si l'intraduisible envahissait leur psyché.

Et ce sont les autres patients qui se font à leur tour passeurs de langues, traduisant les quelques mots murmurés, parfois imaginant ce que pourrait vouloir dire le jeune en question. Ils prêtent

⁴¹ Sory Camara, *Paroles très anciennes*, La Pensée Sauvage, 1982.

⁴² Olivier Douville, « *Bricoleur* » du langage, *Revue Adolescence*, 2014/1.

leurs mots, chacun y allant de ses rectifications. Ces adolescents en grande souffrance sont parlés, traduits, interprétés, et nous observons que cela redonne consistance au dire du sujet, mais aussi lui redonne une consistance dans sa présence à lui-même et à l'autre. Le groupe se présente alors comme une source de vie, une possibilité de ré-habiter le langage.

Cette expérience groupale permet aussi de le réinventer. En effet, pour la majorité d'entre eux, y coexistent un goût pour le français, mais également quelque chose comme une nouvelle saveur à parler sa langue maternelle, peut-être aussi par la manière (emprunte d'hospitalité et d'intérêt) dont elle est reçue par les thérapeutes. Les adolescents repensent à des chansons anciennes, des mots « oubliés », des citations du texte coranique.

Il leur vient le désir de parler aussi des mots créés, comme les différents surnoms qu'on leur a donnés, les identités plurielles qui sont les leurs, les langues illicites qui existent dans la langue, les mots de « codage » qui organisent le parler dans le trafic de stupéfiants.

Ils amènent aussi souvent, mais très peu par les mots, quelque chose de leur « traversée ». Il y a toujours des feuilles et des stylos à disposition sur la table. Et c'est souvent par un dessin (de bateau, de la mer) ou par un air fredonné (dont il s'avère que la chanson traite des *barraga*) que la parole se dénoue, se partage. Pour nombre de ces jeunes, il est apparu comme une nécessité que le groupe soit à leur écoute et que leurs propos trouvent un écho dans le parcours d'autres jeunes pour que leur exil, souvent erratique, trouvent des mots pour se dire. Ce qu'ils ont vécu, il semblerait que ce n'est pas tant l'expérience d'un voyage que celle d'un échouage ; le voyage ne pouvant alors se constituer en traversée que dans cet après-coup. Un voyage qui s'invente à la croisée de l'expérience de chacun.

Cette manière de partager et de retisser ensemble le langage assouplit sensiblement le rapport du sujet à l'imaginaire et à l'idéal. En effet, il est souvent question, lors des discussions, de la France, cet eldorado laissant naître le rêve d'une vie meilleure, mais aussi de la vie de caïd, de délinquant, qui est très longuement exposée, au sein de récits épiques et grandioses d'une vie de gangster, avec tous les attributs de pouvoir et de puissance qui semblent redonner à l'adolescent une consistance narcissique. Ces points d'idéaux résonnent souvent très fort pour chacun. Certains nuancent cependant les propos des autres par petites touches, les mettent en débat, voire les déconstruisent. Se desserrent alors progressivement leurs liens aux idéaux groupaux, qui ont, à un moment, permis de se parler.

Ainsi, les adolescents font des allers-retours entre comment ils se sentent ici et comment ils étaient à l'extérieur. Chacun amène ses questions : « Pourquoi on s'arrête pas ? », « Est-ce qu'on profite vraiment de tout cet argent ? ». Ils se soutiennent aussi du groupe, qui permet de parler des autres pour finalement amener des questions très intimes : « Toi, à chaque fois, tu pars d'ici avec des beaux projets, et à chaque fois tu reviens ! », « Tu dis que tu veux aider tes parents en envoyant de l'argent, mais en attendant, ils ne se font que du souci », « Tu dis que tu arrêtes la violence, mais tu as vu comment tu es en promenade ! ».

Chemin faisant, le registre de l'imaginaire cède peu à peu du terrain. Leur manière de se projeter dans l'après-prison semble moins captive de cet enfermement dans le dictat de l'idéal.

Ne pas tout comprendre : Faire place et supporter la « clandestinité vivante » de ces adolescents

Il n'est pas d'impératif dans ce groupe de tout dire, ni même de parler de soi, ni même de tout traduire, juste de se donner les moyens d'être compris.

La langue adolescente est profondément « clandestine », en ce qu'elle ne supporte pas le dévoilement total, cherchant plutôt l'opacité. C'est une langue en perpétuel remaniement, une langue de passage.

En ce sens, il nous paraît essentiel, au sein de ce groupe, que la langue adolescente soit supportée dans sa clandestinité.

C'est pourquoi cette proposition de groupe est aussi celle d'un dispositif permettant de loger pour un adolescent sa pudeur, parfois malmenée par le cadre carcéral, mais aussi par la demande de transparence de l'institution judiciaire, que ce soit au sujet de l'affaire ayant mené à l'incarcération ou par le « récit de vie » qu'ils doivent produire pour justifier leur parcours migratoire et prétendre à une « minorisation ». Cette procédure de « minorisation », qui conditionnera leur prise en charge en France jusqu'à leur majorité, est aussi « minorisation » de la profondeur de leur subjectivité, en ce qu'elle ne privilégie que la surface de leurs énoncés, où sont guettées les contradictions.

Il y a donc, pour certains, à redonner consistance au fait qu'aucun être n'est entièrement visible, transparent à l'autre.

Dans le groupe, ils font la part de ce qu'ils veulent dire, ou ne pas dire, ou dire mais ne pas exactement traduire, donc ne dire que pour certains. Cela borde pour le sujet une intimité qui donnera de l'épaisseur à ce qu'il fait le choix de nous adresser.

L'invention d'une clandestinité à soi-même : « Je cherche une autre vie »... et si je étais un autre ?

La parole adolescente trouve dans le groupe une orientation propre, se départissant de l'autorité langagière venant d'une instance psychique censurante. Pour soutenir ce cheminement, les règles qui régissent le groupe ne sont pas du côté d'un impératif surmoïque (par exemple, ne parler que français parce qu'on est en France, ou qu'arabe par fidélité familiale) ; impératif meurtrier pour le devenir du sujet.

A contrario de la férocité surmoïque, la loi du groupe est une loi symboligène : « Il s'agit de pouvoir écouter chacun et de se donner les moyens de se faire comprendre des autres ». Elle est non excluante et non assignante. Elle vient signifier au patient qu'il peut devenir « un partenaire d'échange concerné par la rigueur et la douceur de la loi commune »⁴³.

Ainsi, ce groupe est une invitation tacite à une possible infidélité de chacun à ses identifications et à ses idéaux. L'adolescent n'a pas à retourner vers une identité perdue, à parler la langue qu'il croit devoir parler, à être qui il croit devoir être.

⁴³ Olivier Douville, *De l'errance dans la ville moderne : Perspectives cliniques et anthropologiques*, dans l'ouvrage *Quels toits pour soigner les personnes souffrant de troubles psychotiques ?*, 2012.

S'ouvre alors une possible invention d'un destin inédit. Il ne s'agit bien sûr pas d'oublier son histoire, de faire table rase du passé, mais de faire un saut dans l'inconnu, de s'autoriser la nouveauté, de « s'inventer une étrangeté à soi-même, à sa culture, à ses déterminations »⁴⁴.

⁴⁴ Olivier Douville, *Ce que les réfugiés nous enseignent*, Revue Africaine des Sciences Sociales et de la Santé Publique, Volume 1, n°2.

« A tout hasard
Souvenez-vous
Un homme est en prison »

*Un homme est en prison
Il n'attend pas
Il n'a pas de temps à perdre
Il se fait peintre et poète et musicien
Il invite le papillon des mots
à la transe qui fait pousser des racines
Il réfute le sobriquet des couleurs
Pour que le blanc de la toile
Libère ses démons tapis
Il ravive le cri du silence
Pour orchestrer la symphonie du don
Délivré du corps
Il marche
Il emprunte le chemin secret
Qui va de la blessure à l'âme
De l'âme à la graine
De la graine à la tige
De la tige au bourgeon
Du bourgeon à la fragile orchidée de l'espoir
De l'espoir à la lucidité
De la lucidité aux larmes
Des larmes à la fureur
De la fureur à l'amour
De l'amour à cette étrange folie
De croire malgré tout aux hommes
A tout hasard
Souvenez-vous
Un homme est en prison*

Abdellatif Laâbi⁴⁵

Enseignée par la clinique auprès de ces adolescents « brûleurs », s'il est une fonction à laquelle je pense qu'il est précieux de ne jamais renoncer, c'est sur le versant fragile du soutien de la part du rêve, de la part exploratrice de la clandestinité adolescente que je la situerais ; c'est sur cette ligne de crête du pari qu'el-barga, cette traversée migratoire, a pu constituer psychiquement, pour ces jeunes gens, une solution ouverte au devenir.

⁴⁵ Abdellatif Laâbi, *Tous les déchirements*, Marsam éditions, 2003.

Mon avancée sur cette trajectoire me donne fermement l'impression de ramer à contre-courant des positions socio-politiques de notre modernité ; positions qui se traduisent notamment par des créations langagières, telles la terrifiante assignation introduite par le néologisme *clando*, dont je ne peux que constater l'efficacité mortifère au cœur du vécu interne de mes patients.

Au fil de ce travail, m'est apparu combien il m'est nécessaire, pour habiter cette fonction, de maintenir vivante en moi-même la capacité de rêver ces jeunes patients, de rêver leur psyché, leur futur, leurs possibles. De ne pas les coincer par mes propres représentations, appauvries (voire figées) par la lourdeur d'une réalité sociale implacable⁴⁶.

Maintenir un imaginaire vivant demande aussi de traverser leurs mises à l'épreuve répétées de la solidité du lien transférentiel par des agirs parfois tonitruants : Ils s'« arrachent » en pleine séance, n'ont « plus rien à dire », trouvent subitement que « parler c'est réné⁴⁷ », ne donnent plus de nouvelles. Encore une rupture donc... mais une rupture dont ils sont à l'origine cette fois, après en avoir tant vécues. Il s'agit donc de continuer à les penser, même à travers leurs absences. Et cette opération symbolique peut permettre que se transforment leurs passages à l'acte, ceux qui se sont actualisés en cet endroit si particulier qu'est la scène transférentielle.

Or, et c'est un problème, il arrive régulièrement que la fin du travail psychothérapique vienne actualiser, elle aussi, une rupture « hors sens ». Cette situation est liée à la logique pénitentiaire qui fait que l'équipe de soins n'est pas toujours au courant du départ des patients, notamment lors de « transferts » soudains vers une autre prison (comme pour les « transferts MOS », c'est-à-dire pour un motif disciplinaire⁴⁸), ou lors de libérations non prévues. C'est la temporalité judiciaire, et non la temporalité psychique, qui décide alors de l'arrêt des soins. Dans ces situations où le thérapeute est rattrapé par le réel, par le hors-sens, pour espérer que cette rupture puisse éventuellement se métaboliser en expérience de séparation, il s'agira alors d'inventer de nouveaux chemins pour se parler. Les appels téléphoniques, les lettres, les messages passant par d'autres équipes, les propositions de rendez-vous sur notre lieu de consultations postpénales, s'invitent comme autant de possibles pour ne pas rester sidérés par la violence de leur départ et pour témoigner de l'importance de ce qui a pu se jouer pour eux dans l'engagement de leur parole au sein de l'espace psychothérapique.

Des perspectives de travail apparaissent donc malgré tout ; des manières de se tenir à leur côté peuvent s'inventer. Ou plutôt : elles *doivent* s'inventer... car nous avons tous un devoir d'accueil et de transmission auprès de la génération qui vient.

En ce lieu carcéral où le sentiment d'avoir une parole qui compte (pour l'autre et donc pour soi) est considérablement détérioré, c'est bien la promesse d'une « parole commune, (...) accueillante et créatrice de neuf »⁴⁹, une parole non rigidifiée donc, que j'ai tenté de soutenir auprès des adolescents dont il m'a été donné de croiser la route.

Cette parole, vivante, qui supporte la « clandestinité », le mouvement, la pulsionnalité « brûlante » de l'adolescent, se présente comme gage d'humanisation, c'est-à-dire comme condition de lien entre

⁴⁶ Réalité où il s'avère que nombre d'entre eux ne seront pas régularisés, voire seront expulsés, à leur majorité ; où il est difficile pour les éducateurs de trouver un foyer qui accepte de les accueillir (leur délinquance présentant un obstacle qui se surajoute à leur statut de Mineur Non Accompagné). Et ceci valant pour les adolescents qui se font remarquer, qui demandent à être soutenus... On imagine bien que pour ceux qui se rendent invisibles (justement parce que leur manière d'aller mal leur rend inaccessible l'élan qui conduit à demander de l'aide), nous sommes loin d'un désir collectif d'aller vers eux, comme marque d'un souci à leur égard.

⁴⁷ Mot fréquemment utilisé dans le parler marseillais. C'est « réne » se situerait entre c'est « has been » et c'est nul.

⁴⁸ Ce sont des transferts pour « Mesure d'Ordre et de Sécurité » (MOS)... ce qui justifie donc, selon la logique pénitentiaire, le départ de patients dans les quelques heures suivant le « Conseil de Discipline » où est évaluée la gravité des faits commis en détention.

⁴⁹ Olivier Douville, *De l'adolescence errante : Variations sur les non-lieux de nos modernités*, Editions Pleins Feux, 2007.

les hommes. Elle m'a été transmise. Et c'est dans le creuset de l'expérience analytique qu'elle s'est déployée, pour moi, en ses ressorts de nouage, de « traduction »⁵⁰ et de perte, aux effets éminemment structurants, lui permettant de ne pas se boucler sur elle-même.

En cure analytique, comme à l'adolescence, en ces temps où se refaçonne la langue, comment voyager au cœur de la complexité de nos paysages intérieurs sans se soutenir d'une certaine clandestinité de nos traversées ?

Dessin d'un jeune patient, accompagné du texte⁵¹ :

*« Et oui, j'en ai marre.
Et oui, j'ai attendu.
Je ne peux pas attendre encore,
Et je veux sortir de là.
Je veux sortir de ces quatre murs.
Quand je regarde à la fenêtre,
Je vois voler les oiseaux.
A chaque fois,
Tu sens que c'est toi l'oiseau,
Et j'ai envie de voler.
Je suis triste et solitaire,
Et je veux la liberté. »*



⁵⁰ Dans le sens du nouage imaginaire et symbolique.

⁵¹ Texte écrit depuis sa cellule en arabe et ramené au groupe. La traduction est l'œuvre du collectif.